

« Si des êtres pensent et par conséquent sont des personnes, alors elles peuvent bien considérer ce qu'elles doivent faire. Elles s'élèvent alors au-delà des nécessités et inclinations biologiques. Elles peuvent agir de manière réfléchie, au lieu de devoir se laisser simplement déterminer à partir de leurs penchants biologiques. Si elles peuvent agir autrement que purement et simplement à partir de leurs inclinations biologiques, c'est alors qu'elles sont libres dans leur agir. » (WF, p.142)

La citation ci-dessus de Michael Esfeld, professeur de philosophie scientifique à Lausanne et membre de la *Leopoldina*, provient de son livre *Das naturwissenschaftliche Weltbild und der Status von Personen [Science et liberté. L'image du monde en science naturelle et le statut de personne]* qui représente la condensation monographique la plus récente du débat académique pour ce thème. Paru en 2019, et donc peu avant un virus — foncièrement à prendre au sérieux, qui ne s'est pourtant pas avéré comme la pire peste de l'histoire du monde — qui induisit (en tentation par l'étroite intrication de commentateurs choisis du discours scientifique) de nombreux acteurs politiques à vouloir reconfigurer nos sociétés, comme si nous ne pouvions à peine y rencontrer des êtres humains définis selon la citation ci-dessus. Esfeld est entre temps connu à cause de ses prises de position critiques relatives à cela, qu'il a formulées dans divers médias. Il est d'autant plus captivant de lire cet ouvrage, puisque Esfeld offre ici une présentation souveraine des arrières-plans de la philosophie scientifique, dont émane sa critique des mesures de protection contre la corona, qui s'avèrent dignes d'admiration.



Il montre ici d'une manière convaincante la manière dont la réalité de la liberté reste intacte vis-à-vis de l'image du monde en science naturelle. Car cette image du monde, qui présuppose une matière constituée d'atomes en mouvement (voir WF, pp.14-80), n'est pas en situation de faire cesser le vouloir libre de par les lois de nature qui ont été intérieurement formulées par cette image du monde (voir WF, pp.81-130), ainsi selon Esfeld : « Tout d'abord vient le mouvement de la matière [...], et ensuite viennent les lois et les paramètres qui aux conditions initiales souscrivent aux lois. Dans ce sens, déjà le mouvement de la matière est libre. La formulation présuppose en outre la liberté des personnes, à l'égard d'une acceptation et d'une justification de toute théorie, de se former elle-même un jugement là-dessus et sur ce qu'elles doivent penser et agir. On ne peut pas saisir cette liberté à l'intérieur de l'image du monde de la science naturelle. » (WF, p.196, voir p.183). Liberté et personnes, en tant que sujettes de la liberté et actrices actives en communautés (voir WF, p.172), sont exactement ontologiquement « primitives », conformément à cela — c'est-à-dire déterminantes — comme la matière en mouvement : Des personnes sont des « points d'esprit » qui constituent et organisent leur individuation au moyen de relations de leur propre façon (voir WF, p.166). Ces relations ne sont à leur tour aucuns faits concrets, comme le sont des relations entre des points de la matière, mais plutôt des « normes » qui naissent du fait que des configurations déterminées de matière vis-à-vis d'elles-mêmes et d'autres, adoptent la position de se voir situer elles-mêmes et les autres dans un réseau de justifications et d'obligations. [...] En adoptant de telles positions, de telles configurations de matière déterminées se créent elles-mêmes comme personnes. » (*ibid.*)

### **Développer une responsabilité**

Dans ce cadre, l'image du monde de la science naturelle qui se désigne — en se rattachant au philosophe Wilfrid Sellars (voir WF, p.10) — comme une « image du monde manifeste », ne fait pas cesser le fait que la personne libre avec ses perceptions de soi, expériences, conventions, communautés, se place au centre ( voir WF, pp.131-188). Cette image du monde ne peut guère être contestée par des progrès quelconques, par exemple de la part des neurosciences, dont il émane que la vision que nous avons de nous-mêmes pourrait être tenue pour illusoire ; car « l'affirmation, que cette vision est une illusion, serait elle-même déjà une manifestation de validité de cette vision » (WF, p.154), étant donnée qu'elle présupposerait la justification ainsi que la résolution favorable de la part des libres personnes afin qu'elle soit acceptée (voir, *ibid.*) ; et « c'est une liberté depuis le domaine de la matière dans le sens que penser et agir ne s'ensuivent pas des impressions sensorielles et ne suivent donc pas avec cela de mouvements particuliers » (WF, p.185). Cette liberté ne renvoie pas en retour au domaine du fortuit ou d'événements irréguliers, mais à la capacité « de former un jugement là-dessus, sur ce qu'elles pensent (les personnes) et doivent faire », c'est-à-dire que c'est la liberté qui se pose elle-même les règles pour le penser et l'agir », ce qui comprend « la responsabilité pour nos idées et actions

1 Michael Esfeld : *Wissenschaft und Freiheit. Das naturwissenschaftliche Weltbild und der Status von Personen [Science et liberté. L'image du monde en science naturelle et le statut de personnes]*, Suhrkamp Verlag, Berlin 2019, 212 pages, 18,50 € (mentionné ici dans le texte comme « WF »).

Christoph Lütge & Michael Esfeld: *Und die Freiheit ? Wie die Corona-Politik und der Missbrauch der Wissenschaft unsere offene Gesellschaft bedrohen [Et la liberté ? Comment la politique coronaïque et le mésusage de la science menace notre société ouverte]*, riva Verlag, Munich 2021, 127 pages, 10€ (mentionné ici dans le texte comme « UF »).

qui ne peut être abandonnée sans tomber dans le mythe du donné » et qui « ne peut pas être déléguée aux impressions sensorielles ou aux besoins biologiques », « parce que ceux-ci ne peuvent pas nous imposer des jugements et des actes » (*ibd.*).

La science naturelle ne peut pas faire cesser ici la responsabilité, car les lois et régularités qu'elle découvre et décrit en physique et en biologie, ne forment qu'un cadre objectif pour notre agir, ou selon le cas, elles ne délivrent que des faits, sans « savoir d'orientation » ni raisons : « Si des théories scientifiques nous sont données, nous sommes encore totalement libres, quant à la manière dont nous voulons agir. [...] Il ne nous reste rien d'autre qu'à devoir justifier nous-mêmes nos actes et à en prendre la responsabilité. Déléguer celle-ci à la science naturelle, c'est un abus [...], tout aussi exactement que ce fut un abus de la religion à l'époque pré-scientifique de déléguer cette responsabilité à la religion. Il ne peut conséquemment pas s'agir de laisser la science naturelle déterminer notre penser et notre action », mais plutôt « de la manière dont pouvons mettre le savoir en jeu que nous tirons de la science et aussi de l'image manifeste du monde pour développer notre potentiel comme notre responsabilité en tant que personnes » (WF, pp.187 et suiv.).

### **La science comme religion d'état**

Les citations citées en dernier éclairent une attitude critique conséquente de Esfeld à l'égard des mesures de protection de la corona, une attitude qu'il formule en compagnie de Christoph Lütge — professeur pour l'éthique économique à l'université technique de Munich (où il dirige aussi l'*Institut for Ethics in Artificial Intelligence*), qui, sur la base de sa critique de la politique coronaïque fut congédié par le conseil d'éthique de Bavière — dans l'ouvrage : « *Und die Freiheit? Wie die corona-Politik und der Missbrauch der Wissenschaft unsere offene Gesellschaft bedrohen* [Et la liberté ? Comment la politique coronaïque et le mésusage de la science menace notre société ouverte]. Dans neuf chapitres vifs et tranchants, cet ouvrage met en exergue la manière dont la politique coronaïque menée jusqu'à présent peut être considérée comme en crasse opposition d'une relation saine entre science et liberté, ou selon le cas, la politique. Car, selon les auteurs, les mesures de protection contre la corona, sont le résultat, non pas de résolutions qui seraient médicales mais de décisions politiques, marquées par une forte empreinte centralisatrice autoritaire (voir UF, pp.71 et suiv.) : des restrictions généralisées des droits fondamentaux furent imposées, sans qu'en cela la multiplicité des discours scientifiques qui se confrontent au virus, ne parvienne à la conscience publique ( UF, pp.21-28). Ainsi cette multiplicité fut d'une part, passée sous silence ou selon le cas opprimée par diffamation, (UF, pp.13-15), et d'autre part, une position scientifique déterminée et politiquement officielle fut présentée comme la seule et unique correcte : « On s'appuya exclusivement sur ceux qui disaient ce que le gouvernement voulait écouter » (UF, p.23), ce par quoi cela déprécia en plus la science qui « prit de ce fait la place d'une science officielle » « en se prêtant à devenir une propagande politique » (UF, p.55 ; voir pp. 13-15 et pp.43-61). Et ceci pour légitimer une stratégie scientifique foncièrement controversée qui — pour la première fois dans l'histoire et sans discussion non-prévue sur la proportionnalité, les dommages collatéraux ou la dangerosité du virus pour l'ensemble de la population (voir UF, pp.29-34, 84-95 et 100-109) — s'est concentrée, non pas systématiquement sur les groupes à risques, mais au contraire implacablement sur les gens sains en reprenant des outils contestables, tels que les taux d'incidences, les tests-PCR, le concept d'infection par des personnes asymptomatiques, ainsi qu'une rhétorique de l'angoisse et du droit d'urgence sanitaire (voir UF, pp.35-42 ; 63-80 et 95-109). Sans justification scientifiquement suffisante, c'est-à-dire en ayant recours à des « experts » désignés unilatéralement d'office, on ouvrit ainsi toutes grandes les portes pour des dynamiques dangereuses, lesquelles par exemple avec le truchement d'un passeport sanitaire ou de choses analogues — pourraient définitivement saper à long terme les fondements d'une société démocratiques libérales (voir UF, pp.111-122).

Esfeld et Lütge ne sont aucunement des tisserands incultes, se bricolant des théories conjuratoires. Leur attitude critique — comme celle de nombreux chercheurs et médecins occupant une position académique qui se trouvent réduits au silence — se fonde sur leurs propres expériences et sur une observation des phénomènes, dénuée de tous préjugés, ou selon le cas sur un discours scientifique dont la multiplicité fut tronquée conséquemment par les acteurs politiques et l'est encore largement. Dans le cas de Esfeld, cette attitude souligne un accord des plus admirables avec la position philosophico-scientifique argumentée par lui dans *Science et liberté*, à savoir que la politique coronaïque est un mésusage flagrant de la science, car elle déprécie celle-ci en vue de la légitimation d'un évident du concept de liberté ainsi que de la responsabilité individuelle, ce qui signifie une trahison de ses propres tâches politiques. Aucune théorie scientifique naturelle ne peut ni ne doit, selon Esfeld, évider la liberté et la responsabilité du citoyen, car elle détruirait sinon elle-même le fondement propre au jugement libre qui s'enracine dans l'être humain libre. La politique coronaïque a agi, par contre jusqu'à présent, comme si l'être humain n'était pas un être libre et responsable — à savoir indépendant des facteurs biologiques —, en partant au contraire de l'acceptation que seule une autorité centrale agissante et au pouvoir dût et fût capable de conduire les êtres humains et leurs communautés vers un prétendu bien.

### **Essais sobres**

C'est égal comment le virus actuel peut être éventuellement dangereux et comment finira la crise qu'il a engendrée, l'attitude de fond de la politique coronaïque menée jusqu'à présent signifie une régression inquiétante et puissante dans notre histoire. Car une telle attitude est portée par une vision de l'être humain qui le perçoit comme un grumeau dirigeable, plus ou moins fortuit, de dynamiques biologique et psychique, dont la vie peut être avilie par une peur devant la mort, tout comme par un combat pour la survie animale, obsessivement attisés par le plus sinistre collectivisme bio-politique. Les considérations de philosophie scientifique de Esfeld ne se fixent pas la tâche d'édifier

une alternative à cette image de l'être humain au moyen d'une anthropologie philosophiquement explicitée — par exemple une du genre qui ne perçoit pas seulement l'être humain avec un corps vivant et une psyché mais qui pourrait encore l'approfondir conséquemment dans sa spécificité avec un esprit, ou selon le cas l'image de sa personne comme un « point spirituel » (WF, pp.165 et suiv.) — ou bien encore de répondre à la question de savoir si le dualisme ontologique de la matière en mouvement et des personnes (voir WF, pp.151-163 et p.195) pourrait être ramené finalement au monisme. Ces questions restent ouvertes (voir WF, p.167). Quant à savoir si une liberté humaine peut agir en tant que certitude créatrice, il est répondu néanmoins par une formulation clairement affirmative : « Il n'existe aucun savoir — pas plus d'origine scientifique que d'une autre origine quelconque — qui puisse faire cesser cette liberté » (WF, p.13). Il se peut que cela signifie un jugement par trop de mauvais goût aux palais des spiritualistes. C'est franchement l'harmonie honnête qui va de soi, et pour cette raison exemplaire, avec sa propre vision intuitive de l'être humain que montre Esfeld dans la rencontre de la politique coronaique nous en manquons pourtant trop fréquemment, que ce soit chez des représentants extrêmement qualifiés de toutes orientations spirituelles possibles ou bien chez des politiciens dont les partis portent le même adjectif dans la caractérisation d'eux-mêmes.

Plus d'une homélie planant dans les nuages en fusionnant les âmes et plus d'un appel à la formation de communauté, ne masquant que l'appétit du pouvoir, — comme si des communautés au moyen de distanciers permanents pussent faire apparaître, comme par enchantement, un atome de forme humaine de responsabilité propre dérobée à chacun — ne peut que surgir ici et là le fantôme d'un passé encore moins que mort, parce qu'il n'a jamais été vivant. Par contre, les essais sobres de Esfeld et Lütge travaillent en vue de prendre la liberté au sérieux, dans un présent et un futur réels. Beaucoup de choses leur seraient encore possibles, dans une mesure bien plus élevée, à tous deux, si seulement une paire d'êtres humains qui se perçoivent comme cultivés, voire parfois comme spirituels, fissent preuve d'un peu plus de patience afin d'être à même de jeter un coup d'œil non-prévenu sur ces publications — pas si rares — ou prises de position que des scientifiques critiques ont rédigé sur les thèmes abordés ici, tout en étant encore reconnus jusqu'à la crise actuelle sans restrictions par les médias de qualité. Plus d'une d'entre-elles se procurent malgré tout dans les kiosques de gare. Finalement les Mystères ont lieu dans les gares...

**Die Drei 4/2021**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Salavatore Lavecchia** est né en 1971, il est professeur pour l'histoire de la philosophie antique à l'université de Udine.